

St. Laurent de celles de la Baie d'Hudson, est enfin une chose achevée, entendue.

Il ne manque plus à ce bornage de la propriété publique que la sanction des deux Législatures intéressées.

Veut-on connaître le nombre de pieds de bois produits dans l'année ? le voici par ordre d'espèces :

Pin.....	2,243,714
Épinette.....	890,388
Bois carré, pin blanc et pin rouge..	3,138,229
Merisier, orme, érable, etc.....	147,805
Courbes, genoux, piquets, en pièces..	14,105
Cordes de bois de chauffage.....	7,428

Le Commissaire constate aussi que malgré la modicité du résultat financier de cette année, le système des ventes par enchères publiques est le meilleur mode d'adjudication.

L'organisation du cadastre comprend 19 bureaux établis respectivement à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Montmagny, St. Jérôme, Sherbrooke, Beauharnois, Joliette et Hull.

Le résultat des diverses opérations de ces bureaux en tant que parties subdivisées et arpentées aux frais du gouvernement, donne : 3 cités, 1 ville, 14 villages incorporés et 64 paroisses.

D'après ce qui a été fait, le rapport estime à douze ans le temps nécessaire pour achever le cadastre de toutes les divisions territoriales comprises dans les parties dites seigneuriales de notre Province.

Viendra ensuite le cadastrage des cantons qui comprennent une étendue beaucoup plus grande.

Le coût total des opérations cadastrales de l'année s'est élevé au chiffre de \$26,148,95 ; ce qui pour 11,426 lots, figurant aux livres de renvoi officiels, donne une moyenne de \$2,28 comme frais de chaque désignation.

En ce qui concerne l'exploitation du minerai aurifère, autrefois si active, M. L. L. Rivard, inspecteur des mines, nous informe que, presque nulles de 1872 à 1873, les opérations ont été complètement suspendues durant la période de 1873-74.

Ce même rapport nous apprend aussi qu'une compagnie anglaise, *The South Aurora Mining Company* est devenue, à la suite d'arrangements, la principale actionnaire des mines appartenant à *The Gilbert and Chaudière Gold Field and Mining Company of Canada (limited)*.

Une somme de £12,500 stg. est consacrée par les nouveaux venus aux travaux seuls d'exploration, et ils importent actuellement d'Europe tout le matériel nécessaire au succès de l'entreprise.

Le compte-rendu des explorations des divers arpenteurs fourmille de faits et de détails intéressants.

Tout en attachant sous forme d'appendice ces comptes-rendus au rapport du Commissaire des Terres de la Couronne, ne pourrait-on pas, dans l'intérêt des habitants de la localité, imprimer séparément chacun de ces rapports, et tirer à quelques centaines d'exemplaires celui concernant chaque district en particulier ? On porterait ainsi à la connaissance des voisins immédiats, des intéressés, de tous ceux que leurs travaux ou leurs courses rapprochent des localités explorées, des informations, des renseignements précieux qu'ils peuvent rarement se procurer ?

Car, afin de finir comme nous avons commencé, nous répéterons : vous savez l'antipathie contre les livres bleus !

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Les citoyens français de Détroit viennent d'adresser un mémoire au bureau de l'éducation, demandant que leur langue maternelle soit enseignée dans les écoles publiques, en raison, spécialement, disent-ils, de ce que cette langue est celle de la diplomatie de toutes les nations civilisées.

Les sauvages de la Rivière Harrison, Colombie Anglaise, viennent de bâtir une belle église Catholique. Les plans ont été préparés par le prêtre du lieu, et l'ouvrage a été fait par les sauvages.

Le nombre des naufrages qui ont eu lieu sur la mer, durant la semaine terminée le 21 décembre dernier, est de 99 ; ce qui fait, pour l'année dernière, 1,987 sinistres maritimes.

Une dépêche d'Ottawa annonçait ces jours derniers que le tracé et les terminus du chemin de fer du Pacifique dans la Colombie sont définitivement arrêtés, et que des informations de la plus haute importance seront soumises au Parlement à sa prochaine session.

Les chemins de fer ont pris, aux Etats-Unis, un développement prodigieux. Rien que dans les années 1871 et 1872 on n'a pas construit moins de 8,000 milles, près de 19,000 kilomètres de chemins de fer, autant qu'il y en a dans toute la France.

C'est cette exagération dans les constructions qui a amené la crise de septembre 1873. Aussi les travaux ont-ils depuis considérablement diminué. Aujourd'hui la longueur totale des lignes de fer atteint le chiffre énorme de 75,000 milles.

Les Etats-Unis sont décidés à établir pour leur compte le canal qui doit réunir les deux Océans Atlantique et Pacifique à l'isthme de Darien. Du moins, des études sérieuses sont commencées et vont être poursuivies activement. La ligne adoptée commence à l'embouchure de la rivière Atrato, dans le golfe de Darien, et remonte dans cette rivière pendant 150 milles ; elle est parfaitement navigable, ayant 1,500 pieds de largeur. A l'embouchure du Napipi, elle suit la vallée de cette même rivière jusqu'à la baie du Capica, dans le Pacifique. Le canal serait de 31 milles et un quart, dont 23 milles en plaine.

UNE LANGUE SANS PAROLES

Il existe une langue sans paroles, comprise de tous, sentie par tous, dont les beautés émeuvent, pénètrent, attristent ou égayent, surexcitent, entraînent ou allanguissent ; dont les murmures ou les vibrations éveillent tout un monde de pensées, de regrets ou de joies éteintes et bercent encore, après de longues années, les souvenirs endormis des sensations de la jeunesse. J'ai nommé la musique : quelle influence n'a-t-elle point sur nous ? Au début de sa vie, la tête alourdie de l'enfant affaïssé, aux chants de la nourrice, l'oreiller du berceau ; les chants de l'église éveillent dans son âme les premières idées de respect pour le lieu saint ; les accords de l'orgue, roulant sous les voûtes sonores, la remplissent de crainte, en présence du Dieu vivant. Plus tard, à cette époque, qui est en nous l'aurore de la poésie et de l'art, où la nature tout entière chante dans notre cœur, la musique est partout : dans le ruisseau qui murmure, dans le feuillage agité, dans le bruit des insectes abrités dans les bois, ou dans le vol de ceux dont les rayons du soleil éclairent le corsage éclatant. Tout forme un concert en unisson avec celui que fait en nous le sentiment naissant et les rêves qu'il caresse.

Qui d'entre nous n'écrit point son histoire, avec les chants qui l'ont ému aux diverses phases de sa vie ?

Nous sommes nous jamais demandé si la musique, capable de laisser des impressions si vivantes, d'amener momentanément un silence si profond, des sentiments purement personnels, un apaisement si complet des agitations de notre vanité et de nous élever, au-dessus de la matière, aux régions lointaines de l'idéal le plus pur ; nous sommes-nous jamais demandé, dis-je, si la musique n'avait eu comme tous les arts, un commencement, une époque de tâtonnement, d'essais, de fausse route, de progrès tantôt rapides, tantôt ralentis ?

Nous sommes-nous jamais demandé quelle influence avaient eu sur son développement les changements de l'esprit public et considérant ce qu'elle est aujourd'hui, si variée dans son harmonie, si complète

dans son rythme, si pure, si expressive dans sa mélodie, sommes-nous remonté à son origine et avons-nous noté le point d'où elle était partie ?

Quelle distance entre le chant de l'Indien de nos jours, guidant son canot sur les rapides des rivières de l'ouest et le chant de l'esclave dans l'opéra de l'Africain ? Et pourtant la distance n'était pas plus grande entre le cri de guerre des barbares qui saccagèrent l'ancienne Rome, et les chants des soldats allemands qui assiégèrent Paris.

Quand la Rome païenne tomba, quand le pied du barbare foula le sol sacré de la cité des Césars, quand la civilisation antique s'écroula toute entière sous les ruines de ses temples et de ses palais, il se fit dans le monde un silence profond : plus de chants, plus de poésie, plus d'art ; la barbarie règne, le silence est partout : non, je me trompe.

Dans la campagne romaine, comme il en était au temps des Césars, un chant grave, sévère et plaintif semble s'élever pendant les nuits obscures du sein de la terre. Les chrétiens encore proscrits, réfugiés dans les carrières dont sont sortis les matériaux qui ont formé les chefs-d'œuvre de Rome y célèbrent les mystères de la religion nouvelle.

Chants plaintifs des catacombes, vous qui avez accompagné tant de martyrs dans leur marche triomphale, vous étiez alors l'unique mélodie dont les accents se fissent entendre dans la désolation générale du monde, et bien souvent, les voix qui vous avaient commencés, saisies par la main du bourreau, allèrent achever au ciel l'hymne interrompu !

Du chant des premiers chrétiens, chant fort simple, étant destiné à être exécuté en chœur, sans aucune préparation, par des personnes qui faisaient profession, en toutes choses, de la plus parfaite simplicité, est né le chant ecclésiastique ou religieux.

Longtemps le chant religieux des couvents et des églises fut le seul interprète des émotions intimes que la langue ne peut exprimer : chant grave, uniforme, à notes égales en valeur, sans modulations fréquentes, et dont les vieilles cathédrales d'Europe ont conservé de nos jours le caractère entier.

Néanmoins, dans les siècles si pleins d'obscurité du moyen-âge, naquirent deux autres chants bien différents dans leur nature, bien séparés dans leur tendance et qui, après de longues années, s'unissant à la mélodie religieuse, ont formé l'art musical tel que nous le possédons aujourd'hui.

Nous faisons-nous une idée bien exacte du moyen-âge ? Partout, en Angleterre, comme en France, nous trouvons en présence un peuple vaincu et ses conquérants. Aux conquérants, la terre, la puissance ; aux vaincus, la misère et l'esclavage.

La Gaule est divisée en innombrables fiefs, dont les possesseurs ne reconnaissent aucun suzerain : sur une montagne abrupte, ou à la sortie d'un défilé qu'il commande, le vainqueur a bâti son castel, le pont levé est toujours levé, les tours crénelées sont garnies d'archers, prêts à repousser l'attaque d'un ennemi ou à fondre sur les terres voisines.

Au pied de ce château fort, de misérables huttes servent d'abri à quelques familles de serfs qui appartiennent au domaine et dont la vie précaire est à la merci du seigneur.

Plaiguez les vaincus ! qu'ils s'appellent Saxons ou Gaulois, la rouille du temps sera bien longue à user leurs chaînes ! Et pourtant là encore, chez le vainqueur, comme chez le vaincu, la musique a son influence.

Un ménestrel a frappé à la porte du château fort. Tout est en émoi, dans la

salle d'armes, les archers accourent, le seigneur lui-même s'y arrête : la châtelaine et ses femmes, à la vie si monotone et si retirée, entrevoyent pour quelques heures une distraction trop rare ; le ménestrel est introduit : il chante les chants de guerre aux hommes d'armes ; les récits des derniers tournois au seigneur, et il réserve pour la châtelaine et ses femmes, les derniers lais d'amour qu'il a appris aux cours souveraines de la Provence et du Langue-doc.

Ou bien c'est un autre visiteur, ses épaules sont couvertes de coquilles ; il tient à la main un bâton de voyage qui s'est usé aux pierres de bien des chemins. C'est un pèlerin. Peut-être a-t-il suivi la croisade ? Peut-être lui a-t-il été donné d'approcher des lieux saints et d'étancher sa soif aux eaux du Jourdain ?

Il a vu les fêtes de Rome ou les splendeurs de sa rivale sur les rives du Bosphore, ou bravant les Maures d'Espagne. Il a pénétré jusqu'au sanctuaire de St. Jacques de Compostelle. Lui aussi redit les chants qui rappellent aux croisés, sur les plages sablonneuses de Damiette ou dans les déserts de l'Asie, la patrie absente ; dans ses voyages, il a entendu les mélodies des Sarrasins et sait les redire aux oreilles ravies de ses auditeurs. De lui s'exhale tout un parfum exotique qui modifiera peu à peu les coutumes et les chants de la contrée.

L'influence des ménestrels et des pèlerins ne saurait être méconnue ; ils étaient au moyen-âge les colporteurs de nouvelles, les journaux de l'époque, et ils laissaient sur leur passage des idées nouvelles, des notions confuses des coutumes des nations étrangères qu'ils avaient visitées.

L. RICHER.

(A continuer.)

SCIENCE POPULAIRE

Un nouveau médicament vient d'être introduit dans la matière médicale, et est appelé à rendre de signalés services. C'est l'apomorphine.

Cette substance, qui s'obtient en traitant la morphine, un des principes actifs de l'opium, par l'acide chlorhydrique à chaud, jouit de la propriété de faire vomir très-rapidement quand on l'introduit dans la circulation.

On sait de quelle importance il est parfois de faire vomir un malade, soit pour arrêter les effets d'un empoisonnement, soit encore pour remédier à l'une des nombreuses causes de maladies qui affligent notre pauvre espèce.

Or, jusqu'à ce jour, les vomitifs étaient administrés par la bouche, et ce n'était pas toujours chose facile que de les faire avaler. Aujourd'hui, grâce à l'apomorphine, l'indication de faire prendre un vomitif pourra toujours être remplie, quelles que soient les conditions du cas particulier qui en nécessitent l'emploi. Il suffira pour cela, d'injecter sous la peau, à l'aide d'un petit instrument (la seringue à injections hypodermiques) qui se trouve entre les mains de tous les médecins. — Il suffira, disons-nous, d'injecter quelques gouttes d'une solution d'apomorphine, pour obtenir presque instantanément des vomissements fréquents et abondants. — La dose à employer est très-minime, et se chiffre par quelques centigrammes (1 à 5) suivant l'âge.

Un des avantages les plus appréciés de ce nouveau vomitif, c'est de faire échapper le malade, par la promptitude même de son action à cet état de malaise, d'anxiété et de quasi-syncope, même, que connaissent bien tous ceux qui, pour un motif ou par un autre, ont eu l'occasion de prendre de l'ipécacuanha ou de l'émétique, et qui s'accompagnent d'une sensation si pénible, si angoissante, que beaucoup reculent devant l'emploi d'une médication qu'ils savent cependant devoir les soulager.

Il y a dans le langage usuel une expression qui revient assez souvent ; quand on veut désigner les estomacs vigoureux : "Cette personne-là, dit-on, mangerait du fer." Parmi ceux qui emploient cette locution, toute métaphorique, combien se doutent qu'ils ne font rien de plus qu'annoncer la constatation d'un phénomène essentiellement normal : car une suite d'analyses faites tout récemment par M. P. Picard confirment, une fois de plus, cette vérité, déjà émise, par des autorités en physiologie, que le fer est un des éléments naturels et, par conséquent, indispensables de notre organisme.